

Parcours Mage, thème « La fantasy pour la jeunesse »
Sur l'immersion fictionnelle en fantasy pour la
jeunesse : représentations et enjeux

Isabelle Olivier

Nous avons vu qu'entre divertissement d'un côté et édification de l'autre, la tendance actuelle de la fantasy ne se situait pas uniquement du côté du premier. Or un aspect intéressant de la production contemporaine est que certaines œuvres sont fondées sur une mise en abyme de l'immersion fictionnelle, c'est-à-dire que les héros sont représentés en tant que lecteurs, qui deviennent personnages de la fiction qu'ils sont eux-mêmes en train de lire, dans les cas les plus explicites. La question à laquelle je vais tenter de répondre est donc la suivante : de quelle manière est conçue cette mise en abyme et pour quels enjeux ?

Dans un premier temps, je vous propose de revenir à l'œuvre fondatrice de ce point de vue qu'est *l'Histoire sans fin* de Michaël Ende, parue en 1979, que vous connaissez sans doute, ne serait-ce que par son adaptation cinématographique et la chanson qui l'accompagnait. Mais Michael Ende n'apprécia guère cette adaptation, qui est bien loin d'avoir la profondeur du livre.

Pour revenir au récit, le jeune héros, Bastien, un garçon d'environ onze ans¹, mal dans sa peau, orphelin de mère et négligé par son père, trop enfermé dans son chagrin, découvre chez un étrange libraire un mystérieux livre qui le fascine aussitôt, et dont le titre est *L'Histoire sans fin*. Inexplicablement attiré par ce livre, le garçon ne peut s'empêcher de le voler et se réfugie alors dans le grenier de son école, où il commence la lecture de *L'Histoire sans fin*. Il suit la quête d'Atréju, un tout jeune garçon à qui a été confiée la mission de sauver le Pays Fantastique, un monde extraordinaire sous les auspices du merveilleux, mais cependant menacé par un mystérieux mal qui le ronge et qui littéralement, est en train de l'anéantir. Or, au fur et à mesure de sa lecture qui l'absorbe tout entier, Bastien a

¹ Texte : 10 à 11 ans, 4e couv., 12 ans.



l'impression de percevoir, de ressentir exactement ce que perçoit et ce que ressent Atréju, pourtant en tout son contraire, jusqu'au moment où il bascule dans l'histoire qu'il était en train de lire.

D'abord sauveur du Pays Fantastique, que sa venue a permis de faire renaître, Bastien se laisse enivrer et même aliéner par sa nouvelle toute-puissance, au point de mettre de nouveau en péril le Pays Fantastique. Mais il éprouve un remords salvateur, qui l'amène à une mort puis une renaissance symboliques, qui se lisent aussi très clairement comme la reconquête d'une identité. Il ressort du Pays Fantastique et retourne dans le monde des hommes, profondément changé.

Si *l'Histoire sans fin* est aussi fascinante, c'est d'abord parce qu'elle met en abyme l'acte de lecture d'une manière tout à fait saisissante et même vertigineuse. Bastien s'identifie tellement au héros de sa lecture qu'il finit par entrer dans le monde fictif du récit qu'il était en train de lire, au risque d'ailleurs de s'oublier lui-même et de disparaître dans un monde irréel (Montandon, p. 216). Le récit montre à quel point toute expérience de lecture de fiction constitue, au sens premier, un véritable ravissement : les premiers instants de Bastien au Pays Fantastique sont marqués par « une sensation merveilleuse et inconnue, un sentiment de délivrance, de liberté infinie »², si bien qu'il n'a plus du tout conscience du poids de son corps, d'ailleurs métamorphosé³. Le lecteur plonge dans un autre espace-temps qui est aussi un monde de sensations fortes et de sensations multiples. Il est intéressant de rappeler à ce propos que dans le récit, tout ce qui a trait à l'histoire-cadre, c'est-à-dire le monde de Bastien, est imprimé en rouge, tandis que tout ce qui concerne l'histoire du Pays Fantastique ou encore Phantasia, est imprimé en vert. Dans l'édition française, cela se traduit par l'adoption de caractères gras pour ce qui relève de l'histoire-cadre et de caractères normaux pour les aventures au Pays Fantastique.

Mais surtout, l'intérêt de *l'Histoire sans fin* est que l'on y trouve une véritable théorie – illustrée – de la fiction : loin d'être un acte passif, la lecture serait un acte performatif, qui fait agir et réagir. C'est ainsi que la lecture de *l'Histoire sans fin* fait renaître Bastien et le transforme : elle est selon l'expression d'Alain Montandon « l'initiation, la catharsis et la

² HF XIII, p. 227 ; DG p. 193.

³ *Ibid.*, p. 233 ; DG, p. 198 : Bastien est devenu un garçon « très mince et d'une merveilleuse beauté ».



thérapie de son lecteur » (p. 196). Mais si Bastien sort métamorphosé de cette lecture, c'est surtout son regard qui a changé et qui lui permet de voir autrement son quotidien et surtout sa place dans ce monde. Il se trouvait dans un monde terne et triste avant sa découverte de *l'Histoire sans fin*, et le fait d'y avoir trouvé la projection de ses désirs et de ses aspirations lui permet désormais d'adopter un point de vue plus serein sur le monde qui l'entoure. C'est la raison pour laquelle il y a au fond autant d'*Histoire(s) sans fin* que de lecteurs, comme l'affirme M. Koreander, le libraire, à Bastien à la fin du récit : « Chaque histoire véritable est une Histoire Sans Fin. » (trad., p. 497)

Or il est frappant de constater que cette conception de la lecture comme processus dynamique coïncide avec le bouleversement produit dans les années 1970 dans le champ des recherches littéraires par ce que l'on a appelé les théories de la réception, développées en particulier par l'École de Constance. Je voudrais mentionner en particulier un ouvrage fondamental de ce point de vue : *L'Acte de lecture* de Wolfgang Iser, paru en Allemagne en 1976, donc trois ans avant *L'Histoire sans fin*. Pour Wolfgang Iser, le lecteur joue un rôle capital dans le processus de création du texte. En effet, sans lecteur, le texte ne peut advenir et reste donc lettre morte ; on peut faire le lien avec Bastien qui se demande « ce qui se passe réellement dans un livre, tant qu'il est fermé » (trad., p. 20). C'est le lecteur qui confère un sens à l'œuvre qu'il lit en fonction de sa propre histoire, du moment et des circonstances dans lesquelles il lit ; toute histoire est sans fin car toujours lue ou relue d'une manière nouvelle. Le fait même que le nom même de l'auteur, Ende, signifie « fin » donne à réfléchir : l'histoire sans fin est aussi une histoire sans auteur, c'est-à-dire qui appartient au lecteur.

Mais parallèlement, le récit de *L'histoire sans fin* prévient des dangers qu'il y aurait à s'oublier dans l'univers fictionnel dans lequel on se projette, en montrant ce qu'il advient lorsque l'on renie, d'une certaine manière, le monde réel pour s'enfoncer de plus en plus dans les univers fictifs de ses lectures. Ainsi Bastien se met en danger, met en danger le Pays fantastique, dont il n'arrive d'ailleurs plus à sortir, jusqu'au moment où il comprend son erreur. Cela n'a pas empêché de nombreux débats sur l'escapisme à la sortie de *l'Histoire sans fin*. Mais ce récit était une façon pour l'auteur de réhabiliter l'imagination créatrice et



ses pouvoirs, dans une société en perte de sens, excessivement rationnelle et matérialiste, sans compter les séquelles d'un passé douloureux.

Je vous disais pour commencer qu'il existe d'autres récits qui organisent une mise en abyme de la lecture et qui s'inscrivent de ce point de vue dans le sillage de *l'Histoire sans fin*. Peut-être avez-vous remarqué le parallèle entre Bastien et David, le jeune garçon du même âge dans le *Livre des choses perdues* : comme le premier, le second subit le deuil de sa mère, souffre d'un manque de communication avec son père et se réfugie dans le monde de ses lectures, dans lequel il trouve matière à se réconcilier avec sa vie, mais non sans avoir manqué de s'y perdre irrémédiablement.

Parallèlement, sans construire une telle mise en abyme, beaucoup de récits de fantasy pour la jeunesse se fondent sur la quête d'un Livre fondateur, qui comme le Livre avec une majuscule (la Bible) explique l'origine de l'univers et en donne également le sens. Mais ce livre possède une forte ambivalence : ainsi, le *Livre des Étoiles* dans le cycle éponyme peut provoquer la perte de l'univers si on en fait une mauvaise utilisation ; il peut apparaître d'emblée comme potentiellement maléfique, comme le *Livre des peurs* dans les *Haut-Conteurs*. Et plus généralement, nombreux sont les livres parés des plus grands pouvoirs dans de nombreux récits, comme par exemple dans le cycle *Les Secrets de l'immortel Nicolas Flamel* de l'Irlandais Michael Scott.

Mais d'autres récits s'appuient sur le postulat des univers pluriels, en relation avec la philosophie leibnizienne, pour mieux interroger l'immersion fictionnelle, ses paradoxes et ses mystères. Ainsi, dans la trilogie *Aerkaos* de Jean-Michel Payet, Ferdinand lit l'histoire d'Oona, qui se révèle vivre dans un monde parallèle. Mais Ferdinand lui-même est le personnage d'une histoire écrite dans l'univers d'Oona. Lequel de ces deux mondes est-il le plus réel (Payet, Molla) ? Les personnages s'entretiennent alors sur la pluralité des mondes et surtout, ils donnent à voir l'activité de lecture et d'écriture et plus largement l'imagination créatrice comme une activité génératrice de nouveaux mondes. Je vous cite ce passage tout à fait révélateur du tome 3 d'*Aerkaos*, justement intitulé *Les Faiseurs de mondes* :



« - Cela commence par un rêve, peut-être, et peut-être par un désir. Sûrement un désir. Lorsque quelqu'un, quelque part, imagine une histoire, un poème, un chant, lorsqu'il crée un personnage, qu'il conçoit un décor, noue une intrigue, déjà, il enclenche le processus. C'est à ce moment précis qu'un monde se crée. Un monde nouveau, avec ses règles, ses lois, ses possibilités et ses interdits. Et ce monde existe et croît selon sa logique propre.

- Vous voulez dire que, par exemple, dès lors que quelqu'un crée un roman, cela crée un monde ?

- Oui. » (J.-M. Payet, *Aerkaos*, tome 3, p. 225-226).

Mais en plus, chacun de ces nouveaux mondes peut ouvrir sur d'autres histoires, passées ou à venir, ce qui était d'ailleurs un *leit-motiv* de *L'Histoire sans fin*. C'est pour cette raison qu'*Aerkaos*, mais aussi d'autres récits, qui fonctionnent sur le même principe, renvoient à des œuvres antérieures et extérieures, comme c'est le cas notamment dans *Cœur d'encre* de Cornelia Funke. De ce point de vue, *A la croisée des mondes* peut aussi se lire comme un voyage entre différents univers de la fiction : conte, mythe, épopée, roman réaliste, utopie... Et dans ces différents récits, c'est en circulant entre ces mondes que les jeunes héros, qui sont lecteurs, ou joueurs de jeux virtuels, artistes, ou tout simplement rêveurs (cf. *La Guerre des rêves* de Catherine Webb), apprennent et se construisent. Cela fait d'ailleurs écho à ce que déclare M. Koreander le libraire à Bastien, à la fin du récit de *L'Histoire sans fin* : « il n'y a pas seulement les livres, il y a aussi d'autres moyens d'aller au Pays fantastique et d'en revenir. » (trad., p. 497)

En prenant comme thème le voyage entre les mondes, les récits évoqués n'explorent pas seulement un *topos* spécifique des littératures de l'imaginaire, mais permettent à leurs jeunes lecteurs de concevoir le paradoxe fécond de l'acte de lecture : on peut se trouver dans deux mondes à la fois, celui du quotidien, et dans un autre monde où l'on vit une autre vie, sans que ces deux mondes ne s'annulent ou ne se contredisent (Payet, Molla). Le voyage au sein d'univers fictifs apparaît alors comme une activité à la fois réfléchie et impliquée, qui permet de découvrir l'Autre, pour mieux se découvrir soi. Mais, pour joindre mes tous derniers mots à ceux de *L'Histoire sans fin* : « cela est une autre histoire, qui sera contée une autre fois ».

Isabelle Olivier

